

# REVUE DE PRESSE



Attachés de presse Pascal Zelcer 06 60 41 24 55 [pascalzelcer@gmail.com](mailto:pascalzelcer@gmail.com)

Jean-Philippe Rigaud 06 60 64 94 27 [jphirigaud@aol.com](mailto:jphirigaud@aol.com)

## Télévision/ Radio



Sujet dans le 12/13 et 19h00 Lundi 14 octobre 2013

<http://culturebox.francetvinfo.fr/invisibles-de-nasser-djemai-met-en-scene-lhistoire-des-chibanis-143495>



Lundi 30 septembre 2013

<http://videos.tf1.fr/au-field-de-la-nuit/replay-au-field-de-la-nuit-emission-du-30-septembre-2013-8277170.html>

Sujet à 42 minutes 30 secondes



Dimanche 13 octobre 2013

<http://www.franceinter.fr/emission-le-masque-et-la-plume-six-spectacles-au-crible-de-nos-critiques>

### Les conseils :

- d'Armelle Héliot : ***Chez les Ufs, Grumberg en scènes***, de Jean-Claude Grumberg (Poche-Montparnasse).
- de Gilles Costaz : ***Invisibles***, de Nasser Djemaï (Théâtre 13).
- de Jérôme Garcin : ***Tsoin Tsoin***, Muriel Robin (Théâtre de la Porte-Saint-Martin).
- de Vincent Josse : ***Acrobates***, Stéphane Ricordel et Olivier Meyrou (Théâtre Sylvia Montfort).
- de Jacques Nerson : ***Mélodrame(s)!***, de Gabor Rassov (La Pépinière Opéra). Et une expo: Figures de théâtre, Doroth'ys Gallery (27, rue Keller, 75011 Paris).



**THÉÂTRE** Nasser Djemaï raconte avec pudeur ces Maghrébins devenus des retraités fantômes en France.

## Les «Invisibles» gagnent à être vus

### INVISIBLES

Texte et ms **NASSER DJEMAÏ**  
Théâtre 13/Jardin,  
103A, bd Auguste-Blanqui, 75013.  
Jusqu'au 20 octobre.

**L**eur statut a quasiment déteint sur leur comportement : «Parfois on en croise un dans la rue et subitement on le voit. On le voit parce qu'il est arrêté avec une attention particulière, au milieu des passants pressés, il regarde. Concentré, immobile, silencieux, il regarde pendant des heures le travail des gratiers, des manoeuvres qui s'agitent, casque sur la tête. Puis il s'éloigne à petit pas, il est vieux, il a mal à la jambe, on se demande où il va»,

écrit Nasser Djemaï, le metteur en scène.

**Chaleur.** Ces invisibles, ce sont les *chibanis* («cheveux blancs» en arabe), ces immigrés maghrébins venus travailler en France pendant les Trente Glorieuses et qui y sont restés, car la plupart de leurs droits sociaux ne sont pas rapatriables. Notamment leur maigre retraite. De l'histoire de ces actifs d'une autre époque, devenus pour nous des fantômes, Nasser Djemaï a tiré une pièce attentive et attendrie. L'image de ces hommes âgés, qui passent leur journée désœuvrés à regarder les autres passer et travailler, est sans doute la vision la plus réussie d'une mise en scène qui manque

parfois de précision. Quatre hommes en communion, assis dehors comme au spectacle ou autour de la table en formica du foyer vétuste à jouer aux dominos, ou perdus dans une pile de paperasses. Ses acteurs,

**Quatre hommes en communion, assis dehors ou autour de la table en formica du foyer vétuste à jouer aux dominos, ou perdus dans une pile de paperasses.**

tout bonnement authentiques, évitent la caricature par leur chaleur et leur humour.

Comme vecteur d'entrée dans ce cercle des *Invisibles*, un jeune

homme, agent immobilier. Martin Lorient, 27 ans, vient de perdre sa mère qui lui a donné une boîte et l'adresse d'un foyer Sonacotra en province. Cette boîte, c'est celle de Pandore. Celle des souvenirs qui se rattachent à sa naissance, peut-être celle qui lui dira qui est son père. Maladroïtement, Martin Lorient fait irruption dans le quotidien réglé des *chibanis*

et découvre la vacuité d'une vie passée à travailler pour envoyer de quoi vivre au pays sans avoir jamais construit pour soi-même ici ni vécu là-bas.

Le sujet est d'actualité. Ces immigrés âgés ont fait l'objet d'une mission parlementaire, qui a rendu ses conclusions le 3 juillet et émis 82 propositions. La ministre des Affaires sociales, Marisol Touraine, s'est engagée à concrétiser une «aide à la réinsertion familiale et sociale» dans les tuyaux depuis 2007, et qui serait enfin opérationnelle «d'ici la fin de l'année».

**Fier.** La pièce, qui tourne avec succès depuis quelque temps, a la qualité et la profondeur du témoignage. Pas de pathos déplacé. Le cercle des invisibles se tient fier et droit devant les spectateurs, renvoyés à eux-mêmes.

FREDÉRIQUE ROUSSEL

**Il est des spectacles qui vous prennent au cœur ou aux tripes, c'est selon...** Parce qu'ils vous émeuvent un peu plus que d'autres, parce que vous ne vous attendiez pas à être cueilli de la sorte et parce qu'au final ils vous ouvrent les yeux sur une réalité qui vous était jusqu'alors étrangère. « Invisibles » est de ceux-là. La pièce de Nasser Djemaï rend hommage aux chibanis, (« cheveux blancs », en arabe), ces vieux

une fois. Ils se dessinent parfois derrière un regard perdu, assis sur un banc, à la terrasse d'un café sirotant un thé à la menthe ou jouant aux dominos. Nasser Djemaï a choisi d'offrir visage et parole à tous ces anonymes. Et il le fait avec élégance, tact et émotion. On vous invite donc à partir à la découverte de ces « Invisibles », à l'instar de Martin, le personnage principal de l'histoire. A la mort de sa mère, le jeune homme tente de résoudre le



Maghrébins immigrés après la Seconde Guerre mondiale en France pour aider à la reconstruire. Ces hommes qui, pour beaucoup, sont partis avec une idée en tête : rentrer au pays à l'âge de la retraite. Mais une fois en situation, le retour est compliqué, voire impossible : les liens amicaux et familiaux se sont distendus. Surtout, pour pouvoir continuer à toucher leur maigre pension de l'Etat français, ils sont tenus de rester sur son territoire au moins six mois dans l'année. Ces hommes, vous les avez tous croisés au moins

mystère de sa naissance. Une quête identitaire le conduit tout droit dans un foyer Sonacotra à la rencontre de cinq chibanis qui semblent détenir la clef de son passé. Le texte, nourri de témoignages, mêle astucieusement aspect documentaire et romanesque... La mise en scène, le dépouillement de la scénographie, le recours aux vidéos et le jeu des lumières participent à la réussite de ce spectacle porté par une troupe de comédiens aussi émouvants qu'exemplaires. Ne perdez pas une minute, courez-y! ■ **Dimitri Denorme**

**Théâtre 13  
Jardin**  
Renseignements  
page 46.

# SCOPE

FIGARO

semaine du 2 au 8 octobre 2013

## Invisibles

**THÉÂTRE 13** 103, bd Auguste-Blanqui  
(XIII<sup>e</sup>) **TÉL.** : 01 45 88 62 22 **HORAIRES** :  
mar., jeu., sam. à 19 h 30 ; mer. et ven.  
à 20 h 30 et dim. à 15 h 30

**PLACES** : de 13 à 24 € **DURÉE** : 1h 40

**JUSQU'AU** 20 octobre

On peut discuter de l'idéologie subtile  
de ce spectacle qui nous plonge dans  
le douloureux problème  
de l'immigration, pas de sa qualité.

Les comédiens ont une vraie puissance  
de jeu. Et il est difficile de ne pas  
se laisser envahir par l'émotion. **J.-L. J.**

vendredi 27 septembre 2013 LE FIGARO

30 | CULTURE

# L'Histoire brûle les planches

**THÉÂTRE** Guerres mondiales, conflit israélo-palestinien, Rwanda... Les grands événements de notre temps inspirent les dramaturges en cette rentrée.

**L**ARMELE HÉLIOT ET NATHALIE SIMON  
 aheliot@lefigaro.fr  
 nathsimon@lefigaro.fr

Le théâtre, on le sait, a toujours eu la prétention d'éclairer le monde. En cette rentrée, l'Histoire, avec sa grande hache, part à la conquête des planches. Les XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles sont observés à la loupe dans *Letzte Tage. Ein Vorabend* (derniers jours. Une veillée), au Théâtre de la Ville (*lire ci-dessous*), l'opération «Fortitude» disséquée dans *Mensonges d'Érats*, au Théâtre de la Madeleine, ou encore l'Occupation sujet du *Repas des fanaves*, récemment en tournée : la scène devient un véritable champ de batailles. Pourquoi un tel engouement ? Est-ce un effet direct de notre fascination pour le mal ? «C'est vrai que l'on traite de périodes du passé douloureuses, mais certaines sont aussi éblouissantes d'inven-

n'hésitent pas, après Wajdi Mouawad, à aborder d'ailleurs l'actualité, comme Mohamed Kacimi dans *Terre sainte* (en tournée) et Jacques Mondoloni dans *Palestine Check Point* (Théâtre de Ménilmontant)...

Si l'on s'en tient au XX<sup>e</sup> siècle, on notera que la guerre de 14 a produit de grandes œuvres, tel *Les Marchands de gloire* de Pagnol. La Seconde Guerre mondiale a inspiré Brecht, Sartre, Montherlant, Anouilh, Rolf Hochhuth, Peter Weiss, Alain Decaux et Robert Hossein, Besset, Volkoff.

Mais si quelqu'un, en France, a incarné ce que le théâtre apporte à l'Histoire, comment il peut (ré)veiller les consciences, c'est sans conteste Ariane Mnouchkine. De son premier spectacle, *Gengis Khan* d'Henry Bauchau, en 1961 aux Arènes de Lutèce, jusqu'aux *Naufragés du Foi Espoir* sur fond de guerre de 14 et de lointaines utopies, elle a traversé le XX<sup>e</sup> siècle en faisant quelques détours par Shakespeare et les Grecs.

Avec Hélène Cléous, la patronne du Théâtre du Soleil a entamé en 1985 le cycle des épopées. Des mois de voyages, d'enquêtes, de rencontres pour faire naître un spectacle inoubliable, *L'Histoire terrible mais inachevée de Norodom Sihanouk, roi du Cambodge*.

Georges Bigot, qui incarnait Sihanouk à l'époque, a rendu leur histoire aux Cambodgiens. Depuis 2007, il a formé de jeunes acteurs qui jouent aujourd'hui, en langue khmère, l'épopée fascinante de leur monarque. Et c'est une jeune femme, toute menue mais incroyablement puissante, qui incarne ce roi. Ce spectacle est donné à Limoges ce soir, demain soir et dimanche après-midi, dans le cadre de la 30<sup>e</sup> édition du festival des Francophonies en Limousin et sera à l'affiche du Théâtre du Soleil, dans le cadre du Festival d'automne, du 3 au 26 octobre.

À la Maison des métales, on va découvrir *La Cantate de Bissero*, dernière partie de *Rwanda 94*, que le Groupov, collectif d'artistes belges, a consacré à ce génocide, ce théâtre de l'horreur. ■

Le conflit de 1914 a produit de grandes œuvres comme «Les Marchands de gloire» de Pagnol ■■

tion et ce sont celles dont nous sommes faits», explique Michel Fustier, auteur dramatique qui a notamment écrit une pièce baptisée *L'Armée fantôme du général Patton*.

«Aucune œuvre dramatique ne pouvait rivaliser avec les petits drames inventés par l'Histoire, reprend ce passionné. Les conflits se répètent et il y a des mécanismes inductibles. Aujourd'hui, on a pris la distance suffisante pour qu'ils puissent être mis en scène. Le spectacle globalisé du monde nous donne le sens politique et nous déplaçons notre intérêt du petit monde de la famille... ou de la «société» pour regarder ce qui se passe entre les nations.»

Certains auteurs et metteurs en scène



L'Histoire terrible mais inachevée de Norodom Sihanouk, roi du Cambodge, mis en scène par Georges Bigot, est une épopée jouée en langue khmère dont le rôle-titre est tenu par une femme (à droite). MICHEL LAURENT

## Agenda

●●●● Excellent  
 ●●●● bon  
 ●●○○ moyen  
 ●○○○ décevant

«Chocolat, clown nègre»

Aux Francophonies, reprise de l'histoire du jeune esclave de La Havane devenu roi des nuits parisiennes. Limoges, les 2 et 3 octobre. ●●●○

«Invisibles»

Le texte de Nasser Djemai consacré aux travailleurs immigrés retraités, bloqués en France. Théâtre 13/Jardin, Paris XIII<sup>e</sup>, jusqu'au 20 octobre puis en tournée. ●●●○

«Une saison au Congo»

La pièce d'Aimé Césaire mise en scène par Christian Schiaretti. Aux Gémeaux de Sceaux (92), du 8 au 24 novembre. ●●●●

«Exhibit B»

Les tableaux vivants du Sud-Africain Brett Bailey évoquent les expositions coloniales. Au 104, Paris XIX<sup>e</sup>, du 25 au 27 novembre. ●●●●

Reservations sur [www.ticketac.com](http://www.ticketac.com)

## Franck Ferrand : «La Seconde Guerre mondiale est à la mode»

Historien, auteur de *Du sang sur l'histoire* (Flammarion), Franck Ferrand analyse le succès des «pièces historiques».

LE FIGARO. – Que pensez-vous de la multiplication des pièces historiques au théâtre ?

Franck FERRAND. – L'histoire au théâtre, c'est une vieille tradition. Shakespeare (crivait sur Henri V ou Richard III. Prenez Brecht, Jules Romain, Anouilh. Le théâtre s'est toujours nourri de l'histoire, et on peut dire qu'elle a été la première matière du théâtre classique et antique aussi. L'histoire avec un grand H est le plus grand réservoir d'histoires, car la réalité est souvent plus forte que la fiction. Il n'y a aucune raison que le théâtre s'en prive, alors que la télévision et le cinéma s'y intéressent. Danton a dit à propos de Charles IX, la pièce de Joseph Marie Chénier : «Si Figaro a tué la noblesse, Charles IX a tué la royauté !» Avec les grandes pièces de Victor Hugo, on est dans «La Caméra explore le temps». Et le gros succès théâtral de ces vingt-cinq dernières années, c'est *Les Palmes* de M. Schutz, qui raconte la vie des Curie.

Observez-vous une tendance ?

Ce qui est un peu nouveau, c'est que le succès du *Repas des fanaves* ait donné envie aux directeurs des salles de programmer des pièces sur la Seconde Guerre mondiale, à l'instar du *Souper* de Jean-Claude Brisville (1989). On a ensuite vu des pièces sur Voltaire, Descartes, il y a des modes...

Cela répond-t-il à une demande ?

Le public veut voir de belles histoires avec des comédiens qui l'entraînent ailleurs. Souvent les pièces aujourd'hui sont assez banales, nombrilistes. Quand le spectateur rit et s'instruit, il est heureux. Je l'ai vu jubiler devant Jean-François Balmer dans *Henri IV* (2010). Il y avait quelque chose des *Rois maudits*. On raconte aux gens la grande histoire à travers la petite. Les grands spectacles interactifs de Robert Hossein comme *L'Affaire du courrier de Lyon* et *Marie-Antoinette* ont été des succès quasiment assurés. À côté de ce genre «populaire», des auteurs utilisent l'histoire comme un prétexte, tel Roger Planchon qui a signé plusieurs reconstitutions de qualité. ■

Propos recueillis par N. S.

création

## “Invisibles ou La Tragédie des Chibanis”



Il est des témoignages indispensables. *Invisibles*, œuvre de mémoire entre théâtre et documentaire, est de ceux-là. Pour rendre compte de la réalité des Chibanis (“cheveux blancs” en arabe) venus d’Afrique du Nord après la Seconde Guerre mondiale, Nasser Djemaï est allé à la rencontre de ces laissés-pour-compte de notre société post-industrielle, écartelés entre les deux rives de la Méditerranée. Pointilliste, le projet a exigé une longue préparation sociologique : souvenirs récoltés aux portes des cafés sociaux, des foyers Sonacotra, le tout augmenté d’un travail vidéo audio et photographique fomenté avec la fidèle Natacha Diet et un



Photo Philippe Delacroix

noyau de complices : le vidéaste Quentin Descourtis, les musiciens Alexandre Meyer- Frédéric Minière et l’artisan lumière Renaud Lagier.

En retranscrivant la vie de ces déracinés, pensant fuir une misère avant d’en trouver une autre plus âpre encore, Djemaï a l’adresse d’éviter le pamphlet affligé. Il ne surplombe pas ces êtres – devenus fantômes interchangeable, bien souvent vieux célibataires, sans famille ni patrie, isolés, malades et aussi pauvres que lorsqu’ils sont arrivés –, il règle sa mise en scène à leur hauteur. Il laisse aussi place aux rencontres, celles qui ébranlent les vies dans leurs trajectoires : Martin, 35 ans, cherche quelque chose dans ce foyer de vieux immigrés, mais quoi ? Sujet de société fort, mise en scène à fleur de peau, comédiens de choix et scénographie sobre (Michel Gueldry) : la pièce distille une petite musique prégnante, d’une puissance et d’une vérité confondantes.

Jusqu’au 20 octobre, mar., jeu. et sam. à 19 h 30,  
merc. et ven. à 20 h 30, dim. à 15 h 30, au Théâtre 13  
Jardin, 103 A, bd Auguste Blanqui, 13<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Glacière.  
Tél. : 01 45 88 62 22. Places : 24 €, 13 €.

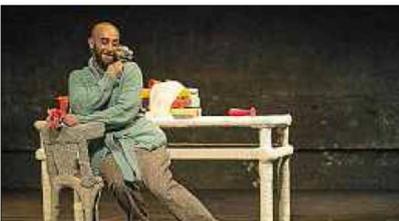
Envoyez vos bons plans à : [sortir-paris@20minutes.fr](mailto:sortir-paris@20minutes.fr)

**THÉÂTRE** Elles font leur retour grâce au bouche à oreille

## Petites pièces à succès



Alajandro Guareno



William K.



Antonia Bozzi



Philippe Delacroix

Le Porteur d'histoire, La Liste de mes envies, Amédée et Invisibles (de g. à dr. et de h. en b.).

**Sarah Gandillot**

**P**eu de promo, pas de stars à l'affiche, des moyens modestes... Et pourtant, ces petits spectacles font salle comble depuis plusieurs mois. Quatre pièces reprennent du service, dopées par le bouche à oreille.

► **« Le Porteur d'histoire ».**

C'est LA success story. Carton du Off d'Avignon en 2011, la pièce a fait salle comble la saison dernière au Théâtre 13 et reprend au Studio des Champs-Élysées. Pas de décor, quelques costumes, un texte sorti tout droit de l'imaginaire d'un talentueux inconnu (Alexis Michalik) et cinq comé-

diens pour une trentaine de personnages. Et c'est magique !

**Studio des Champs-Élysées (8<sup>e</sup>), jusqu'au 31 décembre. Tél. : 0153239919.**

► **« Amédée ».** Ils ont triomphé l'an dernier à la Tempête et reviennent au Théâtre 13. La jeune troupe du Théâtre du Fracas reprend *Amédée*, librement inspiré de l'affaire Vincent Humbert. Malgré la dureté du propos, les spectateurs s'intéressent à ces enjeux sociétaux traités sans pathos sur le plateau.

**Théâtre 13 - Seine (13<sup>e</sup>), jusqu'au 13 octobre. Tél. : 0145886222.**

► **« Invisibles ».** Cette pièce sur les chibanis, ces travailleurs immigrés d'Afrique du Nord arrivés en France dans les années 1950

et condamnés à finir leur vie dans les foyers Sonacotra, a ému les spectateurs. Depuis le festival d'Avignon, en 2011, la pièce fait le tour de la France et saisit par son authenticité.

**Théâtre 13 - Jardin (13<sup>e</sup>), jusqu'au 20 octobre. Tél. : 0145886222.**

► **« La Liste de mes envies ».** Un seul en scène adapté du best-seller de Grégoire Delacourt, où Mikael Chirinian joue tous les personnages, y compris Jocelyne, l'héroïne, mercière à Arras, qui gagne au Loto. Dans un décor en tricot, le comédien livre une performance applaudie tous les soirs depuis cinq mois. ■

**Ciné 13 Théâtre (18<sup>e</sup>), jusqu'au 1<sup>er</sup> décembre. Tél. : 0142541512.**

### « Sites et blogueurs sont prescripteurs »



Bruno Perroud

Colette Nucci, directrice du Théâtre 13.

**Colette Nucci est la directrice du Théâtre 13. Elle a le don pour dénicher des spectacles exigeants, montés par de jeunes troupes, et qui ne désempassent pas.**

C'est elle qui a découvert *Le Porteur d'histoire*. « Au Théâtre 13, c'est le spectacle qui est la vedette », explique-t-elle. La directrice se fie également largement au bouche à oreille pour définir sa programmation. Elle écoute notamment attentivement ce qui se passe à Avignon. « C'est un public de

connaisseurs, assure Colette Nucci. Ils ne s'y trompent pas. Il faut savoir faire confiance aux spectateurs. »

Aujourd'hui, Internet permet au buzz de fonctionner à plein régime. « Ce sont les sites et les blogueurs qui font venir les gens voir telle ou telle pièce », assure Colette Nucci.

Les premières de ses spectacles sont d'ailleurs remplies de blogueurs. « Ce sont eux qui sont prescripteurs aujourd'hui, en plus de la presse traditionnelle. » ■ **S. G.**



Un jeu étonnamment physique et secret pour des acteurs dont certains n'avaient pas joué depuis des lustres.

PHILIPPE DELACROIX

## Cheveux blancs sans racines

*Invisibles*, la pièce de Nasser Djemaï sur ces « chibanis » privés de retraite par la loi française en cas de retour au pays, connaît un grand succès.

Le théâtre français, heureusement, s'est quelquefois intéressé au sort des travailleurs algériens en France. Il y a même eu de très belles pièces, mais *Invisibles*, de Nasser Djemaï, est sans doute l'une des plus saisissantes, parce qu'elle est un admirable moment de théâtre. Ce spectacle, créé à Grenoble en novembre 2011 (voir l'article d'Anaïs Heluin dans le n° 1180, du 8 décembre 2011), n'a cessé de tourner à travers la France et entame à présent une troisième saison, avec six semaines de représentations au Théâtre 13, à Paris, et une série de déplacements jusqu'en mai.

Nasser Djemaï, le maître d'œuvre dans le double rôle d'auteur et de metteur en scène, s'est intéressé à ceux qu'on a appelés les « chibanis » – ce mot signifiant « cheveux blancs » en arabe.

**Les chibanis sont les travailleurs algériens** qui ont participé, par leur travail, à l'essor de la France, des années 1960 aux années 1980, et qui n'ont pu rentrer dans leur pays à l'âge de la retraite. Nos lois les privaient de leur pension s'ils quittaient le territoire français. Alors ils survivaient, désœuvrés, coupés du monde et de la vie, déracinés. *Invisibles* conte la venue d'un jeune homme dans un foyer Sonacotra. Il cherche

son père, qu'il n'a jamais connu... Six acteurs, David Arribe, Angelo Aybar, Azzedine Bouayad, Azize Kabouche, Kader Kada et Lounès Tazaïrt, jouent ces rencontres oubliées dans un jeu étonnamment physique et secret à la fois. Pourtant, il y a vingt-deux mois, à la création, à Grenoble, la pièce était lancée dans l'anxiété et la crainte. « *C'était ma première mise en scène en scène*, se souvient Nasser Djemaï. *Mon premier texte écrit pour plusieurs acteurs. Certains comédiens, âgés, n'avaient pas joué depuis des lustres et devaient réapprendre l'art du jeu. Michel Oriet, alors directeur de la Maison de la culture, et moi pensions aussi*

*à la difficulté de faire voir ce qui n'est pas à l'honneur de la France – pas des Français eux-mêmes, mais des potentats, de ceux qui décident pour le peuple. Mais le spectacle a tout de suite été accepté. J'en ai été étonné, mais pas stupéfait. La pièce libère une parole étouffée, et cet effet bien-faisant a eu lieu partout. »*

**Même avant le passage à Paris**, au Tarmac en 2012, *Invisibles* était réclamé dans des dizaines de villes. Nasser Djemaï aimerait que le groupe parlementaire qui planche actuellement sur cet article de loi empêchant les travailleurs algériens de toucher leur retraite française dans leur pays vienne voir sa pièce. Mais il n'y croit guère. Même si *Invisibles* a contribué à attirer l'attention sur cette injustice de notre histoire.

» Gilles Costaz

*Invisibles*  
Théâtre I3/  
Jardin, Paris,  
01 45 88 62 22.  
Du 10 septembre  
au 20 octobre.  
Puis en tournée  
jusqu'en mai.  
Texte aux  
éditions Actes  
Sud Papiers.

## **Le lac des *signes* Les blogs du *Diplo***



« Invisibles »

### **La parole des chibanis pour la première fois portée au théâtre**

vendredi 13 septembre 2013, par Marina Da Silva

C'est une véritable rumeur théâtrale.



On avait vu la pièce au Tarmac en février 2012 après qu'elle eut été créée l'année précédente à la MC2 Grenoble, d'où est originaire Nasser Djemaï, et se joue maintenant partout dans l'Hexagone. Elle est en ce moment à l'affiche du Théâtre 13, à Paris, jusqu'au 20 octobre.

Acteur talentueux dirigé par Robert Cantarella, Philippe Adrien, Joël Jouanneau, Alain Françon..., Nasser Djemaï se consacre aussi à l'écriture (*Une étoile pour Noël*, *Les vipères se parfument au jasmin*) et à la mise en scène. Avec *Invisibles* il s'attaque à une histoire personnelle et collective, celle de tous ces vieux migrants maghrébins aussi désignés sous le vocable de « chibanis » (« cheveux blancs » en arabe) qui, après avoir usé leur force et leur jeunesse pour construire la France des trente glorieuses, se retrouvent aujourd'hui dans un abandon cruel et une précarité qui donne le vertige.

Abdelmalek Sayad avait le premier mis en exergue leur présence transitoire : « *Le séjour qu'on autorise à l'immigré est entièrement assujéti au travail, la seule raison d'être qu'on lui reconnaisse* ». Mais que se passe-t-il lorsque ces vieux migrants parviennent au bout de leur vie de pénible labeur ? Coincés entre les deux rives de la Méditerranée, ils sont devenus des étrangers dans leur pays d'origine et restent d'éternels fantômes en France, jetables et interchangeables.



© Philippe Delacroix

Longtemps taboue, la problématique des chibanis — qui ne concerne pas que les hommes mais aussi les femmes, doublement invisibles — commence à être posée. Portée par des militants et des travailleurs sociaux révoltés par leurs conditions de vie dans des foyers insalubres, leurs difficultés d'accès aux soins et l'impossibilité à se réinstaller dans leur pays d'origine en raison de l'obligation de résider en France pour percevoir leur maigre retraite et conserver leur titre de séjour, cette problématique est peu à peu plus connue et documentée.

C'est cependant la première fois qu'elle est ainsi introduite au théâtre, comme sujet total et enjeu de la représentation, dans une prise à témoin et adresse au public, qui, souvent, ne connaît pas cette histoire. Ce qui explique aussi sans doute ce chemin de pierre qui roule et amasse de l'émotion et du bouleversement là où elle passe, faisant écho ailleurs.

La pièce a une certaine étrangeté. Elle n'aborde pas son sujet de front mais l'enserme par la fiction. Martin Lorient, jeune agent immobilier d'une trentaine d'années, parfaitement « intégré », apprend brutalement la mort de sa mère et la mission qu'elle lui confie : retrouver son père inconnu grâce à un mystérieux coffret recelant deux noms et prénoms arabes qui vont le conduire dans un foyer Sonacotra.



© Philippe Delacroix

On pense au préambule d'*Incendies* de Wajdi Mouawad, où les jumeaux de la narration vont partir dans un pays en guerre à la recherche d'un père et d'un frère inconnus. Mais la quête identitaire de Martin est beaucoup plus simple et sobre. C'est à la fois la force et la fragilité d'*Invisibles*. Le récit commence comme une intrigue : pourquoi Emma, la mère française, n'a-t-elle jamais rien dit de ce père à Martin dont elle a gardé le souvenir et le fil conducteur pour l'amener sur ce lieu de relégation que symbolise le foyer ? On n'en saura guère plus. Le récit volontairement énigmatique et ténu bascule dans la mise en place, et souvent la découverte pour le spectateur, de cet espace du foyer pour travailleurs où Martin, à qui David Arribé donne une belle qualité de jeu de voix, va rencontrer des hommes vieillissant loin de leurs pays et de leurs familles, emprisonnés dans de minuscules « chambres-cercueils ».

Ils sont cinq, Driss, Hamid, Majid, El Hadj et Shériff, ils pourraient tous être son père et se dérobent tous à ses questions. Cinq comédiens maghrébins, Angelo Aybar, Azzedine Bouayad, Azize Kabouche, Kader Kada et Lounès Tazaïrt, tous formidables, qui parviennent à dire par leur densité de présence et d'interprétation des choses dures et graves avec un décalage ironique ou drôle, mais aussi les petits riens et bonheurs du quotidien. Avec finesse et sans pathos, ils restituent la solitude de ces hommes, enfermés dans leurs silences et leurs secrets, mais montrent aussi le rempart de leur fraternité et leur grande dignité.



© Philippe Delacroix

La simplicité de la scénographie dessinée par Michel Gueldry est servie par les belles lumières de Renaud Lagier et les images vidéo saisies par Quentin Descourtis dans la rue, les mosquées, les cafés, qui rendent compte d'un monde du dedans et du dehors, de l'intime et du commun.

Nasser Djemaï a délibérément voulu se mettre à distance du théâtre documentaire, soucieux de fuir toute victimisation ou misérabilisme, cherchant simplement à restituer, avec beaucoup de justesse, des parcours de vies terriblement malmenées, dans toute leur complexité et leur singularité.

C'est cette justesse qui a donné sa force — et son succès — à *Invisibles*.

**Théâtre 13 / Jardin**

103A, boulevard Auguste Blanqui

Jusqu'au 20 octobre 2013,

les mardi, jeudi et samedi à 19h30, mercredi et vendredi à 20h30, dimanche à 15h30.

## APPUYER LÀ OÙ ÇA FAIT MAL / THÉÂTRE : INVISIBLES

Il faut vous l'avouer, au départ nous ne pensions pas chroniquer *Invisibles* dans ce numéro, tant il reste peu de représentations après notre sortie en kiosque. Mais la gifle prise pendant l'heure et demie passée en compagnie de ces quatre papys maghrébins fut telle que nous ne pouvions laisser ce moment de grâce théâtrale sous silence. Le sujet n'est pourtant pas facile, celui de travailleurs immigrés venus bâtir seuls la France des Trente Glorieuses, abandonnant femme et enfants, et qui, une fois la retraite arrivée, ne peuvent regagner leur terre natale sous peine de perdre leur pension. Nasser Djemaï appuie là où ça fait mal, et ça fait réellement mal. Mais il fait aussi rire, beaucoup même, formidablement aidé par



© Philippe Delacroix

la prestation des comédiens, tous géniaux de pudeur, d'humour et d'émotion. Ce n'est pas compliqué, à la fin, l'ovation de la salle se fait debout.

*Invisibles*, texte et mise en scène de Nasser Djemaï, jusqu'au 20 octobre au Théâtre 13/Jardin, 103 A, boulevard Auguste-Blanqui. Les mardis, jeudis et samedis à 19h30, les mercredis et vendredis à 20h30, les dimanches à 15h30. Renseignements et réservations au 01.45.88.62.22. De 6€ à 24€. Spectacle conseillé à partir de 12 ans.

# SPECTACLES SELECTION

## LA LETTRE DES AMATEURS D'ARTS ET DE SPECTACLES

Sept 2013

***Invisibles***, texte et mise en scène de Nasser Djemaï. Avec David Arribe, Angelo Aybar, Azzedine Bouayad, Azize Kabouche, Kader Kada, Lounès Tazaïrt, et la participation de Chantal Mutel. Théâtre 13/Jardin (13<sup>e</sup>). Du 10 septembre au 20 octobre 2013.

C'est l'histoire d'un écartèlement multiple.

Parce que sa mère Louise vient de mourir en lui laissant un coffret magique et des paroles murmurées, Martin entame sa descente vers l'Hadès des révélations originelles. Plongé dans le quotidien miséreux d'un foyer de vieux travailleurs, il y découvre ces *chibanis*, chaleureux ou hostiles, taiseux et solidaires. Dans un enfer, hélas vivable. Eternels migrants entre deux rives de la Méditerranée, ils ont prêté l'oreille aux sirènes du travail, ils sont condamnés à n'être que les pourvoyeurs du maigre pactole d'une famille qui entrouvre à peine sa porte pour les deux mois d'un été de frustrations. Pères sans fils, maris sans autres femmes que les fantômes qui les hantent.

Devant la figure tutélaire d'El Hadj, ces vieillards déchirés hurlent les terreurs de leurs enfances meurtries, sombrent dans le mutisme, meublent dans le jeu un temps aux prises avec l'absurdité administrative, s'accrochent à une inévitable fraternité, à leur maigre panache... Ils sont râleurs, prévenants, rieurs, hâbleurs. Si dignes, humains en somme.

Au long d'une Geste initiatique entre douleur et spectres, Martin tanguera dans les vertiges, découvrira l'irréremédiable profondeur des secrets révélés et l'impossibilité des solutions cohérentes. Jusqu'à se reconstruire au prix du déchirement, de l'intranquillité définitive, du silence si fécond des pères.

Et la parole d'outre-tombe de Louise suscitera la résurrection silencieuse de l'amant interdit.

Six hommes en scène, dans l'entremêlement du français et de l'arabe, donnent à voir leur solitude solidaire, entre rires, indignation et émotion, tandis que les femmes traversent, fantomatiques, l'écran du fond de scène.

On ne sort pas indemne de cette parole théâtrale qui, bien mieux que tout autre discours, bouleverse sobrement les petits comforts de l'ignorance.

*C'est respect*, dirait Driss.

Annick Drogou



## Invisibles

Théâtre 13 / Jardin Jusqu'à Dim oct 20



© Philippe Delacroix

La note de Time Out: ★★★★★

### L'avis de Time Out

Lun sep 16 2013

Un pied sur l'hexagone, le cœur de l'autre côté de la Méditerranée. Les chibanis ('cheveux blancs' en arabe) sont venus d'Afrique du nord au lendemain de la guerre. Travailleurs immigrés, citoyens invisibles, ils ont travaillé toute leur vie dans un pays au système social hostile, ne perdant jamais des yeux la terre qu'ils avaient quittée. Pour sa pièce 'Invisibles', l'auteur et metteur en scène Nasser Djemaï est allé à leur rencontre. Appréhendant son travail théâtral comme un documentaire, il a imaginé un spectacle mêlant la quête de Martin Lorient (un jeune homme à la recherche de ses origines) et l'histoire de cinq chibanis. On suit donc le chemin de Martin, une boîte pleine d'interrogations entre les mains. Poussé par son désir de comprendre et un besoin irrésolu de réponses, le jeune homme va atterrir dans un foyer d'anciens travailleurs arabes. Un espace exigu où chacun évite de trop remuer ses souvenirs, où le quotidien est rythmé par une paperasse cauchemardesque, où l'on tue l'ennui à coup de dominos. Avec tendresse et sensibilité, Nasser Djemaï nous convie à partager un peu de temps avec ses personnages : on assiste aux jeux de cartes, aux querelles, à l'usure du temps. Sans misérabilisme ni ferveur politique, mais dans une mise en scène épurée à la scénographie minimale (une table en formica, quelques chaises, un lit). Nul doute que l'extrême sobriété déployée confère au spectacle sa force, son humanité. Sur scène, les cinq comédiens, moustaches argentées et cheveux blancs, nous offrent une prestation à la fois émouvante et fragile, bien trop rare à l'heure des vidéos en live et autres décors fastueux. Rien d'étonnant alors à ce qu'après plus de cinq rappels, la salle émue décida ce jour de première de se lever pour mieux les remercier.

Auteur : Elsa Pereira

# Chantiers de culture

4 septembre 2013

## En mémoire des travailleurs inconnus

Sur la scène parisienne du Théâtre 13, Nasser Djemaï donne à voir les « **Invisibles** ». La chronique émouvante de ces travailleurs immigrés, usés et cassés, abandonnés et condamnés à survivre en France à l'heure de la retraite.



Co Philippe Delacroix

Au pays, là-bas, on les surnomme du nom de "**Chibanis**". Avec le respect et la politesse qu'il sied à l'égard de ces hommes aux "cheveux blancs" qui vivent au bled... Ici, dans les grandes métropoles de France, ils errent de solitude en solitude. Ignorés de tous, parqués dans les foyers qui les hébergent, en attente de leur dernier voyage : l'avion qui rapatriera leur cercueil en terre natale, de l'autre côté de la Méditerranée.

Dans la salle commune, entre deux petites escapades chez l'épicier du quartier, ils sont cinq à tuer le temps avec d'éternels palabres, quelques parties de cartes ou de dominos. Jusqu'au jour où un jeune homme vient troubler la banalité de leur quotidien : Martin recherche son père, qu'il n'a pas connu, il souhaite le rencontrer et nouer le dialogue. "Pourquoi ? A quoi bon faire resurgir le passé ?", s'interrogent les compères du foyer. Leur certitude ? Plus personne ne les attend, ils n'existent que dans leurs souvenirs, plus aucun regard ne se pose sur eux... Ils ne sont pas d'ici et plus vraiment de là-bas ! Il n'empêche, au fil des visites et devant l'insistance de Martin, la méfiance s'estompe, **le dialogue s'engage** entre le jeune homme et les "vieux" en mal de reconnaissance.

Un dialogue qui, avec finesse et pudeur, retrace les grandes heures de ces aventuriers de la première immigration. Quand il fallait tout reconstruire en France : routes, maisons, ponts à l'époque des "Trente Glorieuses" ! "Ici, ils ont apporté leurs rêves, ils sont devenus des fantômes", témoigne **Nasser Djemaï**. Que faire de leurs vieux jours ? "Retourner au pays où les leurs ne les attendent plus, c'est renoncer à leur **pension**. Alors, une colère sourde traverse ces "**Invisibles**", sans pour autant altérer le regard sage et taquin qu'ils posent sur notre société déshumanisée". Fort de sa propre expérience familiale, le metteur en scène orchestre avec bonheur ce chœur d'hommes, sans femme ni rêve, qui conte sur le plateau une histoire qui y trouve rarement place : celle de ces travailleurs immigrés, exploités et corvéables à merci, qui ont asphalté nos routes, construit nos HLM, nourri de leurs chairs les chaînes de nos usines d'automobiles ou de machines-outils ! Des voix, des parcours de vie qui prennent corps devant nos yeux, une oeuvre de mémoire sans didactisme. Avec retenue beaucoup, humour parfois, tendresse toujours.

Un coup de projecteur bienvenu sur ces hommes doublement reniés, en tant qu'ouvriers et en tant qu'immigrés, un superbe trait de lumière sur le visage de ces "chibanis" aux cheveux blanchis par le poids des ans et du labeur, peut-être toujours "invisibles" mais à jamais vivants dans notre imaginaire. Y.L. Jusqu'au 20/10 au **Théâtre 13**. Rencontre avec Nasser Djemaï, et toute l'équipe artistique, à l'issue de la représentation du 06/10.



## MES ILLUSIONS COMIQUES

12 septembre 2013

Invisibles au Théâtre 13 : une pièce pour  
sortir les "chibanis" de l'ombre

**"Ça te tombe sur la gueule  
comme une brique"**

Parler de ceux que l'on a oubliés au fond de leur foyer Sonacotra : voilà la tâche que s'est fixée **Nasser Djemaï**. Avec *Invisibles* - dont il signe le texte et la mise en scène - il nous raconte la douloureuse histoire des *chibanis*\*, ces travailleurs immigrés, aujourd'hui retraités, coincés en France pour faire valoir leurs droits à la retraite. La pièce est à l'affiche du **Théâtre 13 / Côté Jardin** jusqu'au 20 octobre 2013.

Combien sont-ils à Belleville, en Seine-Saint-Denis ces oubliés ? Impossible à dire ... Sur la scène, ils sont cinq, dans un décor fait de meubles en formica. Autour de la table, on joue au domino, on se raconte des souvenirs. Un univers bien réglé dans lequel fait irruption Martin. Le jeune homme vient de perdre sa mère. Dans une dernière lettre, cette dernière lui a livré l'adresse de ce foyer, début de piste pour trouver des informations sur un père inconnu.

Par les yeux de ce trentenaire, on découvre le quotidien des *chibanis*. Comme lui, on est émus par leur sort, leurs difficultés pour subsister. On est révoltés aussi par cette impasse administrative : de faibles retraites complétées par le minimum vieillesse. S'ils rentrent chez eux, ils perdront ce complément et leur couverture de santé, et ce, malgré de longues années de labeur, souvent dans des métiers pénibles. Il y a aussi ceux dont les dossiers sont incomplets, documents perdus ou employeurs peu scrupuleux... Alors ils restent ici, dans le confort spartiate de chambres de 5 mètres-carré avec sanitaires en commun.

Pour construire ce récit poignant, Nasser Djemaï a patiemment collecté des témoignages dans les foyers. Pas facile de faire se délier les langues : à force d'être oubliés de tous, les *chibanis* ont appris à devenir invisibles. L'auteur - metteur en scène a su comprendre et nous transmettre leurs douleurs. Celle d'avoir laissé leur famille de l'autre côté de la Méditerranée, de ne pas avoir vu grandir leurs enfants, de ne rentrer chez eux que quelques semaines en été, d'économiser au maximum pour envoyer un mandat chaque mois. La douleur aussi d'avoir été un peu floués, de se retrouver vieux et pauvres dans un pays étranger en ayant travaillé toute sa vie. L'histoire de Martin n'est pas le cœur de la pièce, simplement une passerelle pour pénétrer ce monde clos.

Ce récit est poignant mais pas larmoyant. En partie grâce aux comédiens Angelo Aybar, Azzedine Bouayad, Azize Kabouche et Kader Kada qui insufflent à ces hommes une grande dignité. Lounès Tazaïrt lui incarne Driss, personnage le plus attachant de la pièce. Loin d'être aigri, le vieil homme est un être lumineux, rempli de bienveillance. Un personnage positif qui parvient, au milieu de ce sujet difficile, à apporter une bouffée d'optimisme. C'est là toute la force de cette pièce.

*Invisibles*, texte et mise en scène Nasser Djemaï. Avec David Arribe, Angelo Aybar, Azzedine Bouayad, Azize Kabouche, Kader Kada, Lounès Tazaïrt et la participation de Chantal Mutel.

Au **Théâtre 13 / Jardin (métro Glacière)** mardi, jeudi et samedi à 19h30, mercredi et vendredi à 20h30, dimanche à 15h30, jusqu'au 20 octobre 2013. Durée 1h40

\*En arabe, le mot veut dire "cheveux blancs".



## Théâtre : Invisibles au Théâtre 13

Publié le 13 septembre 2013 | Par Audrey Jean

Le Théâtre 13 poursuit sa rentrée avec une deuxième pièce définitivement placée sous le signe de l'émotion. Après « Amédée » du côté Seine c'est au tour du spectacle « Invisibles » d'ouvrir la programmation du Théâtre 13 côté Jardin. Nasser Djemaï signe le texte et la mise en scène d'une bouleversante quête de sens et de vérité. A ne manquer sous aucun prétexte !

Martin Lorient perd sa mère des suites d'un cancer fulgurant. En guise d'héritage elle lui laisse un mystérieux coffret et un mot lui donnant une première piste pour retrouver son père qu'il n'a jamais connu. Sa recherche le conduit dans un foyer Sonacotra où il découvre l'existence cachée des Chibanis, ces travailleurs immigrés d'Afrique du nord.

Cinq Chibanis, des « Cheveux blancs » en arabe. Cinq parcours, cinq confessions qui se rejoignent dans la solitude et l'isolement de ce foyer. Ils ont quitté leur terre et leurs familles pour travailler en France, et se retrouvent à la retraite coincés, tiraillés entre leurs deux pays comme oubliés de tous. S'il met en lumière l'injustice de leur sort Nasser Djemaï ne positionne pas ses anciens travailleurs uniquement en victimes d'une société déshumanisée. La présence intrusive au départ du personnage de Martin libère une parole concrète faisant éclater la vérité de ces témoignages, et met en exergue un humour et un sens de l'auto-dérision à toute épreuve. Ces voix différentes que l'on n'entend pas et ces visages devenus invisibles deviennent sur ce plateau d'une beauté saisissante.



La mise en scène propose de multiples pistes de lectures. Nasser Djemaï entraîne le spectateur dans une narration haletante entrecoupée de brefs suspens, des bribes d'émotions pures, les instants de vie des Chibanis. L'intrigue romanesque est traitée de manière presque cinématographique notamment dans la scénographie. Si ce parti pris a déjà fait ses preuves par exemple dans les créations autour des textes de Wajdi Mouawad, il colle ici parfaitement au propos plongeant le spectateur dans une esthétique onirique composée de clairs-obscur et nourrie de projections d'images et de sons étranges. Une dimension mythique confère également à l'ensemble une distanciation utile pour ne pas sombrer dans une compassion trop évidente vis-à-vis de ces hommes forts malgré les épreuves. Il maintient ainsi le spectateur dans une atmosphère poétique permanente qui contredira le côté terre-à-terre du propos.

La distribution est à la hauteur du défi. Le chœur des Chibanis est interprété avec brio par Angelo Aybar, Azzedine Bouayad, Azize kabouche et Kader Kada. Chacun est tour à tour mis dans la lumière et livre une confession poignante sur son histoire. Lounès Tazairt dans le rôle de Driss incarne parfaitement un relais bienveillant entre les deux mondes, entre le songe et la réalité. David Arribe joue également une partition sans défaut, sa voix et son phrasé détaché illustre avec précision l'état d'égarement dans lequel Martin se trouve. Vous l'aurez compris c'est du théâtre qui chamboule, du théâtre qui laisse une empreinte, du théâtre qui fait du bien ! **Audrey Jean**

# ALLEGRO THEATRE

JEUDI 12 SEPTEMBRE 2013

## Invisibles de Nasser Djemaï

Résolu à accomplir les dernière volontés de sa mère le jeune Martin tente de retrouver un homme au nom maghrébin qu'il devine être son géniteur. Ses recherches le conduisent dans un foyer Sonacotra où vivent cinq Chibanis, cinq "cheveux blancs". Celui qu'il recherche est aphasique. Les quatre autres veillent sur lui. Depuis qu'ils ont été mis au rencart, ils mènent une vie rétrécie. Si l'un d'entre eux accueille le visiteur avec chaleur, sa présence agace prodigieusement l'un des autre occupants du lieu.

Fruit des entretiens avec des travailleurs immigrés qui ont trimé en France depuis leur jeune âge et n'ont gardé avec les membres de leur famille restés au pays que des liens distendus la pièce a été écrite et mise en scène par Nasser Djemaï. Lequel a le talent de croquer des personnages qui se sont leur vie durant accommodés du pire mais savent à tout bout de champs faire preuve d'humour. Il est ainsi des scènes irrésistibles telle celle où assis sur un banc ils se gaussent des jeunes de la cité dont les comportements et l'habillement leur apparaît d'un goût douteux. La cassure entre les générations est bel et bien consommée...

Le temps se passe surtout à ferrailer avec l'administration que ne leur verse pas les pensions auxquelles ils ont droit. Mais quand leur visiteur les incite à changer de mode et de lieu d'existence ils refusent net. Ils ne veulent à aucun prix renoncer à leurs habitudes. Finement cernés les personnages sont servis par une solide interprétation. Angelo Aybar, Azize Kabouche, Kader Kada, Lounès Tazaïrt et Azzedine Bouayad, qui joue le rôle délicat de l'homme prostré, sont ce qu'appelle "des pointures" Ils ont trouvé dans le jeune David Arribe un partenaire à leur mesure.

Réussite frémissante, ce spectacle provoque, à juste titre, des bouffées d'enthousiasme. L'ovation faite aux comédiens ne faiblit qu'après une dizaine de minutes.

Joshka Schidlow

Jusqu'au 20 octobre Théâtre 13/Jardin tel 01 45 88 62 22

## Invisibles de Nasser Djemaï : la tragédie des Chibanis

Par Alice Dubois le 13 octobre 2013

Nous avons découvert le texte de Nasser Djemaï, *Invisibles*, lors de sa parution aux éditions Actes Sud Théâtre à l'automne 2011. Une plongée violente et poétique au cœur de la tragédie des Chibanis, ces travailleurs immigrés que la France a laissé de côté. La pièce se joue actuellement au Théâtre 13 de Paris, jusqu'au 20 octobre. L'occasion de (re)découvrir ce texte puissant, dans une mise en scène de l'auteur lui-même.



Martin, jeune agent immobilier dont la mère vient de mourir se retrouve seul avec pour unique héritage une étrange boîte, léguée par sa mère au seuil de la mort. Commence alors une quête d'identité qui conduira le jeune homme dans un foyer d'anciens travailleurs immigrés. Ces Chibanis, « *cheveux blancs* » en arabe dialectal, vont l'accueillir d'abord avec méfiance puis s'habituer petit à petit à cet étranger à la recherche de son père.

Ces *Invisibles*, que personne ne regarde, vivent en circuit fermé dans ce foyer où la débrouille et l'entraide les aident à survivre. Loin du Bled, comme ils l'appellent, ni d'ici, ni plus tout à fait de là-bas, ils rêvent d'un retour triomphal au pays, après toute une vie passée loin des leurs. Assis sur leur banc comme s'ils étaient au spectacle, ils s'interrogent et se moquent avec humour de la société qui les entoure. Est ce qu'il vaut mieux n'avoir droit à rien dans un pays qui a tout ou avoir droit à tout dans un pays qui n'a plus rien ?

Comme l'auteur le dit lui-même: « *Dans l'inconscient collectif ces travailleurs étrangers sont immortels, parce que continuellement interchangeables.* » Comme un devoir de mémoire, Nasser Djemaï s'est inspiré notamment de l'histoire de sa famille en s'attachant à éviter les clichés et à retranscrire une vérité dont on ne parle jamais. Un spectacle à ne pas manquer.

## **Les chibanis, d'éternels « Invisibles » ?**

**Rédigé par Huê Trinh Nguyễn | Jeudi 17 Octobre 2013**

Il est une pièce de théâtre que l'on avait chaudement recommandée aux lecteurs de Salamnews n° 43 en mai dernier et qui joue ses derniers jours à Paris, au Théâtre 13, avant de poursuivre sa tournée en régions jusqu'en 2014.

Alors, on rempile pour les lecteurs de Saphirnews afin qu'ils ne ratent pas cette superbe pièce au texte extrêmement bien écrit de Nasser Djemaï, que l'on avait découvert en 2008 lors de son one-man-show. « C'est un projet que j'avais depuis une dizaine d'années : des films, des romans sur les chibanis, il en existait, mais je ne trouvais jamais de pièce de théâtre qu leur était consacrée. »

Nourrie de témoignages que Nasser Djemaï a recueillis dans les foyers de travailleurs et les cafés sociaux (« J'ai la chance de parler arabe, je n'imaginai pas créer ce spectacle sans passer par cette phase passée sur le terrain »), la pièce Invisibles entremêle tragédie et comédie, fiction et réel.



Elle est portée par cinq formidables acteurs, dans une mise en scène sobre qui se veut à l'image du dépouillement auquel sont parvenus ces oubliés de l'Histoire. Les dialogues, non dépourvus d'humour, évoquent tout à la fois l'absence des liens familiaux, la solitude (« Si tu veux vivre, il faut oublier la famille »), l'indépendance de l'Algérie mais aussi l'absence d'horizon (« La santé, les papiers, la mosquée, c'est tout ce qu'il reste ») dans un quotidien qui, chaque jour, se répète inlassablement.

« Je savais que je ne pourrais pas tout raconter de l'histoire des chibanis, j'ai choisi des hommes qui n'ont pu faire venir leur famille », explique le metteur en scène, qui dit s'être également inspiré de sa propre mythologie familiale : « La première fois que mon père est venu en France, son obsession était de payer une maison à son père. (...) Je suis né en France, j'ai un frère et une sœur nés au pays ; ma mère me racontait que ma grande sœur, à force de pleurer, commençait à perdre la vue. » Des anecdotes que l'on retrouve au gré de la pièce Invisibles. « J'ai voulu procéder par petites touches, sinon on est dans la démonstration. »

Et l'on s'attache au parcours de ces chibanis, ces travailleurs immigrés du Maghreb qui ont construit la France des Trente Glorieuses, laquelle leur dénie aujourd'hui leur droit à pouvoir vivre pleinement leur retraite dans leur pays d'origine.

Sans être du théâtre documentaire ni politique, Invisibles fait œuvre de mémoire et peut être vue par les trois générations dites issues de l'immigration... mais pas seulement. « Ce n'est pas qu'une histoire de chibanis », insiste Nasser Djemaï. « "Invisibles" est une histoire universelle qui raconte la quête du fils à la recherche de son père, évoque les travailleurs de l'ombre, l'Histoire de la France, traite de la question de la vieillesse et de la pauvreté... ». Elle est aussi, dirons-nous, celle de la quête intérieure et de l'abandon de tous les vains espoirs.

# *Au poulailler*

## Critique : Invisibles (Nasser Djemaï)

### Invisibles

Texte et mise en scène de Nasser Djemaï

Théâtre 13 / Jardin, du 10 septembre au 20 octobre 2013

Pour tuer les pères, il faut les connaître ! C'est cette quête que l'écriture de Nasser Djemaï transcrit en mettant en scène un jeune homme qui a grandi sans son père et cinq vieillards qui n'ont pas vu leurs enfants grandir. Martin est le fils illégitime d'une Française et d'un Algérien déjà marié ; Majid, Hamid, Schériff, Driss et El Hadj sont des immigrés venus de l'Afrique du Nord pour construire la France des « Trente glorieuses ». Comme dans les contes, la mère, en mourant, donne à son fils une adresse, un nom et une mystérieuse boîte à remettre intacte. Le jeune Martin part donc pour accomplir cette dernière volonté et découvre le quotidien d'un foyer de migrants, le père qui hantait ses rêves d'enfant, le sens de la dignité et une des faces cachées de la France.



Car, si la quête de filiation du jeune homme constitue le fil dramatique de la pièce, la motivation première de l'écriture est toute autre : Nasser Djemaï est fils de *chibani*, ces immigrés maghrébins à qui, en somme, nous devons notre niveau de vie. À la recherche de ses propres « pères », il a longuement enquêté dans des foyers et des cafés, et il a partagé les histoires de ces vieillards qui, après avoir passé une vie à travailler, loin des leurs, sont condamnés à rester en France sous peine de suppression de leur retraite... Bien sûr, cette tache sur les blasons du pays des droits de l'homme n'est pas assez connue, puisque, justement, le titre de la pièce le dit si clairement, les *chibanis* sont des invisibles. Faits pour travailler - pas pour exister. De leurs narrations, Nasser Djemaï garde précieusement la dignité, l'humour et la simplicité. Il en crée un chœur d'hommes solitaires mais unis, cinq êtres singuliers que le manque d'amour et de reconnaissance, plus que le dur labeur, a flétris.

Sur scène, la magnifique présence des cinq vieux comédiens maghrébins est déjà transgressive : leur âge, leur origine, leur langue font d'eux cet autre que l'on aimerait ne pas voir. *Invisibles* est un hommage sensible à l'ouvrier inconnu, à l'exilé de toujours. Et même si on pourrait reprocher à l'auteur d'avoir dépolitisé le propos, on sort du spectacle rempli de la force de dignité de ces hommes. Ce qui aujourd'hui peut aussi être politique.

Myrto Reiss

## Les invisibles

Posté dans 20 septembre, 2013 dans [critique](#).

*Les Invisibles, quête initiatique entre songe et réalité*, texte et mise en scène de Nasser Djemaï.



On les appelle les chibanis, ils ont les cheveux blancs et un parcours courageux, chaotique. Ils ont gardé dignité et humour malgré des années de labeur passées en France, déracinés et peu considérés. Ils venaient de l'autre côté de la Méditerranée, d'Algérie. Les années ont passé, ils sont à la retraite, obligés pour percevoir leurs droits de rester six mois par an sur le territoire français, presque oubliés de leur propre famille restée au pays. Coincés dans un foyer Sonacotra dont ils ne veulent plus bouger, il leur reste la solidarité et l'humour du désespoir, qu'ils nous font partager. Le scénario nous emmène au pays des désillusions, avec Martin (David Arribe), jeune adulte qui, après la mort de sa mère, Louise, (Chantal Mutel, sur écran), part à la recherche d'un père dont elle ne lui a jamais parlé et qu'il va reconnaître dans ce foyer. Il s'invente une identité. «On est tous pareils ici, travailleurs, émigrés, tolérés», lui dit-on pour le calmer. Et cela lui renvoie la dureté d'une vie d'immigré. «C'est l'incendie à l'intérieur», dit Martin, jusqu'au délire, tandis que par moments défilent des images en fond de scène, images de la mémoire, référence au pays (création vidéo de Quentin Descourtis).

Dans ce chœur d'hommes éprouvés où chacun se raconte, El Hadj s'est absenté du monde (Azzedine Bouyad), témoin muet assisté par les autres qui, quotidiennement, le prennent en charge. Et que fait-on dans un Sonacotra ? On joue aux dominos sur la table en formica, on règle les problèmes de papiers, on va à la mosquée, on s'occupe d'envoyer de l'argent, ou de prendre une bonne assurance obsèques pour enfin, les pieds devant, rentrer au pays et appartenir à la terre qu'on a, dans sa tête, jamais quittée. Papiers, santé, mosquée, sont les leitmotiv des journées.

C'est un conte philosophique cruel, qui nous tend un miroir, des histoires de vie brisées, discrètement pudiques, sans agressivité, un exemple noir de l'exploitation de l'homme par l'homme. *L'autre*, au visage buriné comme un paysan ou un pêcheur, ces travailleurs des intempéries, était là pour trimer. Ouvriers de toutes spécialités, ils ont asphalté les routes et construit les HLM et n'existaient que comme travailleurs. Quand leur valeur travail, avec l'âge, s'est effacée, ils sont devenus *invisibles*, on les a oubliés. Ils s'appellent Majid (Angelo Aybar), Hamid (Azize Kabouche), Shériff (Kader Kada) et Driss (Lounès Tazairt).

Travailler en France, ou partir pour l'enfer, toute utopie s'arrêtait net à l'arrivée. «J'ai le mauvais œil» dit l'un. «Il n'y a que la parole pour remonter à la surface» dit l'autre. Et chacun d'assurer les gestes de la vie quotidienne : repassage, rasage, jeu, courses et discussions. La solitude, vive, l'été incertain, au bled où on ne vous attend plus ; le mariage d'une fille où, faute de moyens, vous ne pouvez aller ; l'enfant au pays qui meurt de l'abandon ; les gestes symboliques, comme ce couteau qui se transmet de génération en génération ; le mépris de l'ancien combattant de l'armée française, montré du doigt ici comme là-bas. Comment parler, comment se retrouver ?

Assis sur un banc, au soleil, (la scénographie est de Michel Gueldry), ils ont encore la force de railler et rient de ce qu'ils étaient, cheveux enduits de gomina ou d'huile d'olive. Ils regardent la rue et la commentent : «Les jeunes, ils devraient bien aller faire un stage au bled» ! Ils refusent la maison de retraite, nulle envie de bouger, plutôt se tenir chaud ensemble, avec les habitudes, les amis, les rituels, même si la chambre ne fait que 5 m<sup>2</sup>. «On a construit des logements pour les autres. Toute la vie, on a été invisibles. Toute la vie ils ont menti : sur la guerre, sur le logement, sur la retraite». Cette quête initiatique, plus proche de la réalité que de la fiction, est magnifiquement interprétée par des comédiens à la présence magnétique. Leurs personnages, complices et fraternels, sont porteurs d'une grande humanité. La fin du spectacle est belle, quand Martin ayant reconnu son père, peut partir et marque son appartenance d'homme algérien, par une accolade à chacun : il fait enfin partie des leurs.

Le voyage est éprouvant, dans son écriture et sa représentation simples, mais si efficaces. Chapeau bas à Nasser Djemaï de s'être aventuré sur ces chemins d'ombre, en collectant la parole des chibanis dans les cafés sociaux et les foyers près des mosquées, un pas vers la réhabilitation de ces travailleurs oubliés qui ont bâti notre pays de l'après-guerre, dans ces années ironiquement intitulées les trente glorieuses.

Brigitte Rémer

## LE CHOIX DE LA RÉDACTION

*Invisibles*, de Nasser Djemaï

Théâtre 13, Paris

Jusqu'au 20 octobre 2013



### En deux mots

Ils sont quatre à n'être rien ou presque pour le monde qu'ils observent depuis leurs chaises. Quatre dont le cœur est au bled mais la vie de l'autre côté de la Méditerranée, dans un foyer décrépit où ils s'accrochent à la promesse de leur retraite, au souvenir de leurs familles et aux causeries autour du jeu de dominos. L'avenant, le rêveur, l'élégant et le méfiant : quatre de ces milliers de travailleurs immigrés que la France a fait venir sur ses chantiers et qui demeurent aujourd'hui loin de l'Algérie, à partager les soucis du quotidien et la nostalgie d'un temps qui n'est plus ou d'un pays qui n'est pas. Le cinquième, lui, est encore ailleurs. Immobile et muet sur un fauteuil autour duquel ses amis *chibanis* - "cheveux blanc" en arabe - s'empressent, il symbolise à lui seul l'oubli et l'impuissance dans lesquels sont tombés ces bras des trente glorieuses. Pourtant c'est pour lui, El Hadj, qu'un jeune homme débarque un beau matin un coffret à la main et des questions plein la tête.

Le jeune homme, c'est Martin. Il n'a jamais connu son père et sa mère vient de mourir, lui laissant pour seul adieu l'adresse des cinq vieillards, les noms d'El Hadj et du docteur Raphaël ainsi que le mystérieux coffret. Pressé d'en finir et d'en découdre aussi, Martin se rend immédiatement sur place, sans compter bien sûr sur le mutisme d'El Hadj, le parfum de secret qui flotte dans l'air et l'histoire bouleversante de ces vieux maghrébins déracinés. En quelques instants la rencontre a lieu et le jeune homme comme le spectateur se voient transportés dans le quotidien de ces anciens travailleurs invisibles que tous, l'Etat français comme la famille demeurée au bled, semble avoir rejetés. Entre rêves de retrouvailles, souvenirs nostalgiques et commentaires piquants sur le théâtre d'une rue qu'ils ne cessent de contempler, les langues des *chibanis* se délient en un témoignage aussi poignant que drôle.

Marion Point

-----  
Le 24/09/2013

*Invisibles*

Ecrit et mis en scène par Nasser Djemaï